

Alexandre Isard

JEAN-CLAUDE KAUFMANN

Sociologue, spécialiste de la vie quotidienne et pionnier de la microsociologie

● Loin d'avoir sonné le glas des bises de politesse ou des baisers langoureux, la pandémie a au contraire révélé un urgent besoin de tendresse. Jean-Claude Kaufmann nous en parle.

FABIENNE ROSSET

fabienne.rosset@lematin dimanche.ch

Généreux au XVI^e, vertueux au XVII^e, réservé au XIX^e, banalisé au XX^e siècle... au XXI^e, pandémie oblige, le baiser serait plutôt devenu synonyme de risque sanitaire. Attentif aux petits détails de la vie quotidienne pour révéler nos fonctionnements en famille, en groupe ou dans le couple, le sociologue Jean-Claude Kaufmann s'est penché sur notre rapport aux embrassades dans son nouveau livre: «Ce qu'embrasser veut dire» (Éd. Payot). N'en déplaise aux personnes soulagées de ne plus devoir faire la bise systématiquement en société, le baiser n'a pas dit son dernier mot. Interview.

«Qu'il soit affectif, amoureux ou de politesse, le baiser est un véritable enjeu de société.»

Jean-Claude Kaufmann, sociologue

Pourquoi avoir choisi d'étudier le baiser?

«Arrêtez les embrassades!» : quand le gouvernement français a lancé ce mot d'ordre - qui a d'ailleurs été à peu près le même partout -, impossible pour le sociologue que je suis de ne pas étudier ce qu'embrasser veut dire. Au début je n'étais pas totalement convaincu par ce que le baiser allait raconter de nous, et puis j'ai découvert toute l'épaisseur et la complexité de son histoire. Qu'il soit affectif, amoureux ou de politesse, il est un véritable enjeu de société.

Est-il d'autant plus un enjeu maintenant qu'on nous dissuade même de se faire la bise?

Oui, c'est un enjeu car il est porteur du lien. Zoomer sur le baiser, ou sa disparition actuelle en tout cas, c'est en quelque sorte par effet de loupe mettre en lumière la déstructuration du lien provoqué par l'autonomie individuelle. La tendance générale de notre société de mettre l'autre à distance a été complètement accélérée de manière caricaturale par la pandémie. Alors qu'autrefois on était pris dans le groupe et que le baiser était une manière de le consolider, aujourd'hui l'individu est toujours plus



«Le toucher des lèvres sur la peau est extrêmement intime et implique la même gestuelle que le baiser amoureux», note Jean-Claude Kaufmann. plainpicture/4r3p

Mis sur la touche, le baiser n'a pas dit son dernier mot

au centre de sa vie, il étudie et réfléchit de plus en plus en évaluant les avantages et les risques avant de voir ce que peut donner l'engagement dans un lien social. Du point de vue de l'évaluation des risques justement, durant la pandémie, le baiser est devenu plus problématique car il l'est au niveau sanitaire.

Et donc si on ne peut plus s'embrasser, on ne peut pas créer de lien?

Cette tendance à mettre l'autre à distance nous entraîne d'une manière irrésistible. On est de plus en plus conduits à fonctionner comme ça, mais ça produit une société qui devient invivable, froide, parce qu'on a peur de l'autre, on s'en méfie. Ce qui est intéressant en revanche, c'est que cette mise à distance, ce refroidissement généralisé de la société provoque l'inverse dans les moments de transition tel que celui que nous vivons aujourd'hui alors que la situation sanitaire se détend un peu: le désir de contact, de présence, de proximité de l'autre par le toucher devient

un besoin presque vital. Et le baiser, c'est le toucher affectif par excellence.

Est-ce que plus on nous interdit de s'embrasser, plus on a envie de le faire?

Plus la mise à distance de l'autre se développe, plus le désir au contraire de se lâcher de manière irrésistible se renforce par bouffée. On l'a vu, un des moments les plus terribles pendant la pandémie, ce sont ces décès de personnes qu'on n'a pas pu entourer, qu'on n'a pas pu toucher. En temps normal, les enterrements sont

«Plus la mise à distance de l'autre se développe, plus le désir au contraire de se lâcher de manière irrésistible se renforce par bouffée.»

des moments où on communique par le corps, par le toucher, par le rapprochement. Le fait de s'étreindre permet de transmettre ce que les mots n'arrivent pas à exprimer. Pour vivre il faut faire groupe, de manière intime et affective. Il y a aujourd'hui une volonté très forte de mettre entre parenthèses les pensées calculatrices qui nous éloignent les uns des autres.

Pourtant, se dégager de l'obligation de faire la bise a pu en arranger certains, non?

Puisqu'on nous a demandé de rester à distance au maximum les contacts sociaux, chacun s'est mis à éviter les rapprochements en gérant à sa manière les risques sanitaires. Ce qui a pu arranger certaines personnes pour qui la bise de politesse était devenue too much. Il faut dire que juste avant la pandémie, le besoin de proximité affective est devenu croissant et il y a eu une tendance au développement de la bise notamment entre hommes - ce qui se faisait très peu avant - et d'une manière large, entre des per-

sonnes qui ne se connaissent pas vraiment mais qui accompagnent des amis. On était dans l'obligation alors qu'on vit en parallèle l'époque du consentement. Or le toucher des lèvres sur la peau est extrêmement intime et implique la même gestuelle que le baiser amoureux. La pandémie a permis à ceux qui se sentaient obligés de faire la bise de s'en dégager.

La bise de salutation est-elle révolue?

Elle va nécessiter en tous les cas de définir une éthique. On va déboucher sur un moment de très grande complexité pour savoir si on se fait la bise ou pas entre connaissances, entre collègues, voire entre amis. Ces prochains mois vont faire l'objet de beaucoup de tâtonnements pour savoir ce que désire l'autre, s'y ajuster, et pour gérer des réponses qui vont être différentes d'une personne à l'autre, d'un groupe à l'autre, etc. Cet élargissement de la bise de politesse va subir un coup de frein net, mais pas une marche arrière généralisée.

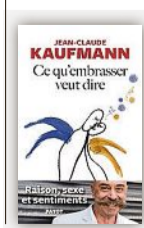
«On va déboucher sur un moment de très grande complexité pour savoir si on se fait la bise ou pas entre connaissances, entre collègues, voire entre amis.»

Et le baiser amoureux, que devient-il dans tout ça?

C'est encore plus compliqué, ne serait-ce qu'en matière de réflexion sur le risque sanitaire. On est conscients des microbes que peut transmettre une poignée de main, mais si les épidémiologistes avaient parlé des bactéries échangées lorsqu'on s'embrasse, ça aurait été la catastrophe absolue car ils auraient détruit quelque chose de trop précieux. On ne peut pas s'engager dans une relation amoureuse sans ce baiser, c'est lui qui donne l'élan pour se lâcher, pour abandonner un peu la maîtrise absolue de ce qui va se passer. Paradoxalement, ces dernières années, le baiser amoureux avait un peu dégringolé tant dans son rôle de booster sentimental que dans celui de piment dans les pratiques sexuelles, mais aujourd'hui je crois qu'il y a vraiment une quête pour le réhabiliter. On s'en méfie encore, certes, mais sa valeur symbolique qui signale qu'on va au-delà du pur pragmatisme et des considérations sanitaires se renforce.

Aujourd'hui, s'embrasser, c'est se révolter?

Oui. C'est plus fort que soi, on se révolte à un certain moment parce qu'il y a ce désir qui est trop fort de rencontrer l'autre au plus intime par ce toucher affectif contre le modèle relationnel qui nous entraîne de manière irrésistible à s'éloigner les uns des autres. C'est une révolte sensuelle contre cet éloignement du lien, contre cette réflexion préalable que nous nous sentons obligés d'élargir et contre une banalisation de la sexualité qui a rétrogradé le baiser. Son histoire ne fait que commencer et c'est par lui que l'individu va dépasser son individualisme calculateur.



À LIRE
«Ce qu'embrasser veut dire. Raison, sexe et sentiments», Jean-Claude Kaufmann, Éditions Payot, 256 p.